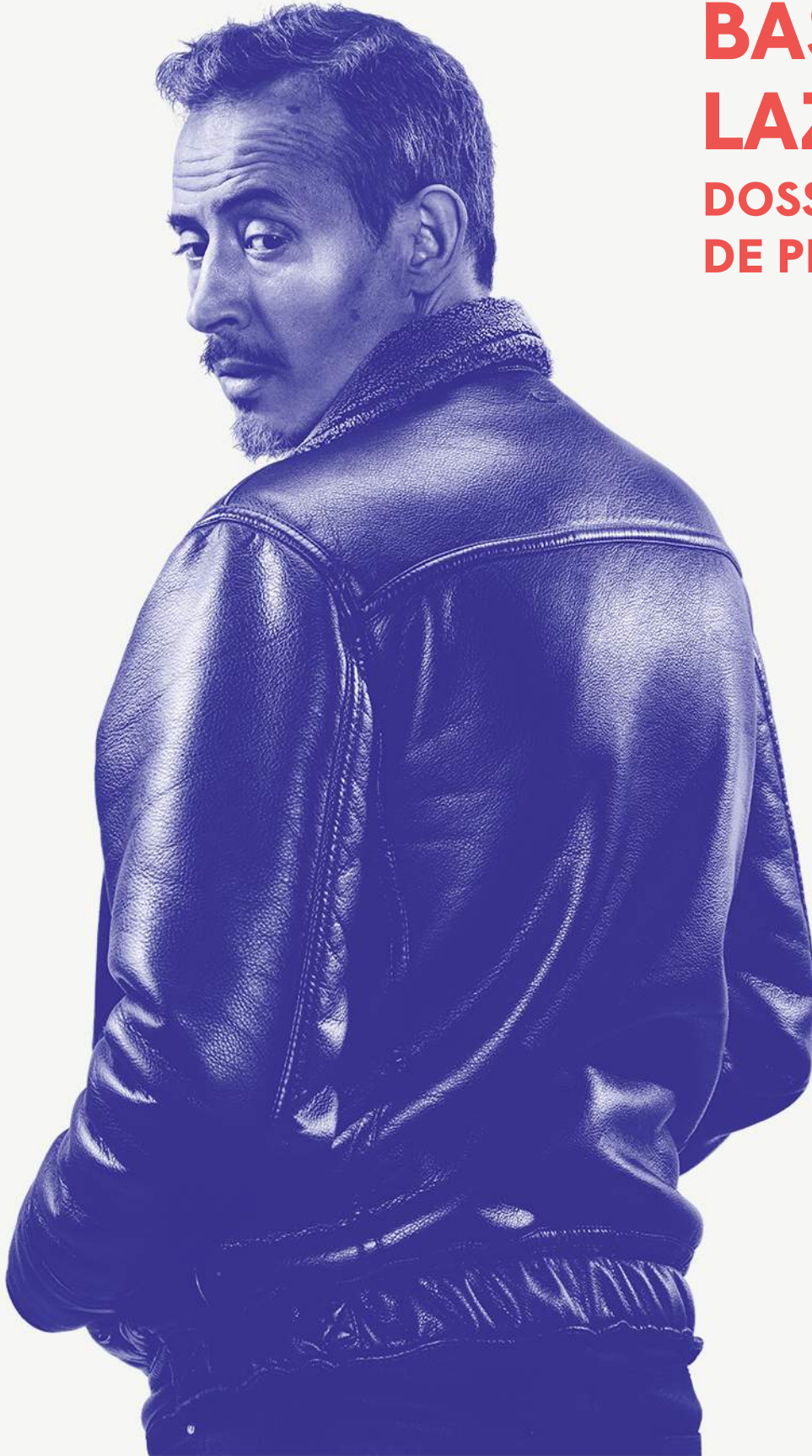


CCCC
TTTT
D'D'D'
AAAA

**CENTRE DU THÉÂTRE
D'AUJOURD'HUI** DÉDIÉ À LA
DRAMATURGIE D'ICI

**BASHIR
LAZHAR**

**DOSSIER
DE PRESSE**



CENTRE DU THÉÂTRE
D'AUJOURD'HUI
— 3900 RUE ST-DENIS
MTL QC H2W2M2
514 282-3900

BASHIR LAZHAR

SALLE PRINCIPALE DU
CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
19 septembre au 14 octobre 2017

PRODUCTION

Centre du Théâtre d'Aujourd'hui

PUBLICATION

Leméac

EN SAVOIR PLUS

theatredaujourd'hui.qc.ca/bashirlazhar

CRÉATION

Bashir Lazhar a été créé pour la première fois en janvier 2007 à la salle Jean-Claude-Germain du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, dans une mise en scène de Daniel Brière. Le comédien Denis Gravereaux a assuré le rôle titre avec brio et passion à la création et au cours de trois tournées qui l'ont entraîné dans plus de 70 lieux du Québec et du Canada.

Une adaptation cinématographique a vu le jour en octobre 2011 et fut immédiatement adoptée par la critique et un public de tous les horizons. Le film de Philippe Falardeau a également connu un remarquable parcours international, remportant plusieurs honneurs dont une nomination à l'Oscar du meilleur film étranger.

La recréation de ce texte d'Evelyne de la Chenelière, 10 ans après sa création et une adaptation cinématographique couronnée de succès, met en lumière un répertoire québécois vivant qui, au cœur de la crise migratoire et du repli identitaire des pays de l'Occident, se révèle d'une vibrante actualité.

Bashir Lazhar retrace le parcours d'un immigrant nouvellement arrivé au Québec, qui remplace au pied levé une institutrice qui s'est suicidée dans l'enceinte de l'école. La personnalité de Bashir et ses initiatives pédagogiques se heurtent à la frilosité et à l'incompréhension de ses pairs et des parents d'élèves. Les préjugés latents font surface et révèlent le choc provoqué par la rencontre des cultures.

L'ÉQUIPE DE PRODUCTION



Texte
Evelyne de la Chenelière

Mise en scène
Sylvain Bélanger

Interprétation
Rabah Aït Ouyahia

Assistance à la mise en scène et régie
Julien Veronneau

Décor
Julie Vallée-Léger

Conception lumière
Cédric Delorme-Bouchard

Costumes
Marc Sénécal

Musique originale
Guido Del Fabbro

Maquillages
Angelo Barsetti

« Moi je veux juste un tableau noir avec des yeux qui le regardent. Juste un tableau sur lequel je peux effacer et recommencer et des mains un peu petites qui s'agitent comme des drapeaux, toujours impatientes avec la petite bosse de corne à l'intérieur du majeur parce qu'elles auraient trop écrit, et un tableau qui a une seule page et plein de dessins dessus et moi je serai celui qui efface pour recommencer, et ceux qui voudront s'ennuyer je les laisserai regarder par la fenêtre sans les gronder parce que je sais comme il est bon de regarder par une fenêtre en sachant que quelqu'un est en train d'effacer le tableau pour recommencer. »

EXTRAIT

L'AUTEURE

« J'ai un peu retravaillé le texte, mais prudemment, j'y vais délicatement. C'est quelque chose déjà que j'ai mis beaucoup de temps à écrire avant d'aboutir en 2000 avec la version actuelle. Je suis très ébranlée par la crise migratoire et les enjeux contemporains, mais je ne cherche jamais dans mon écriture à y répondre directement, à me coller dessus. C'est le traitement qu'opère le metteur en scène et la lecture du comédien qui inscrivent les choses dans une actualité. »

[Propos d'Evelyne de la Chenelière extraits d'un article de Sors-tu.ca](#)

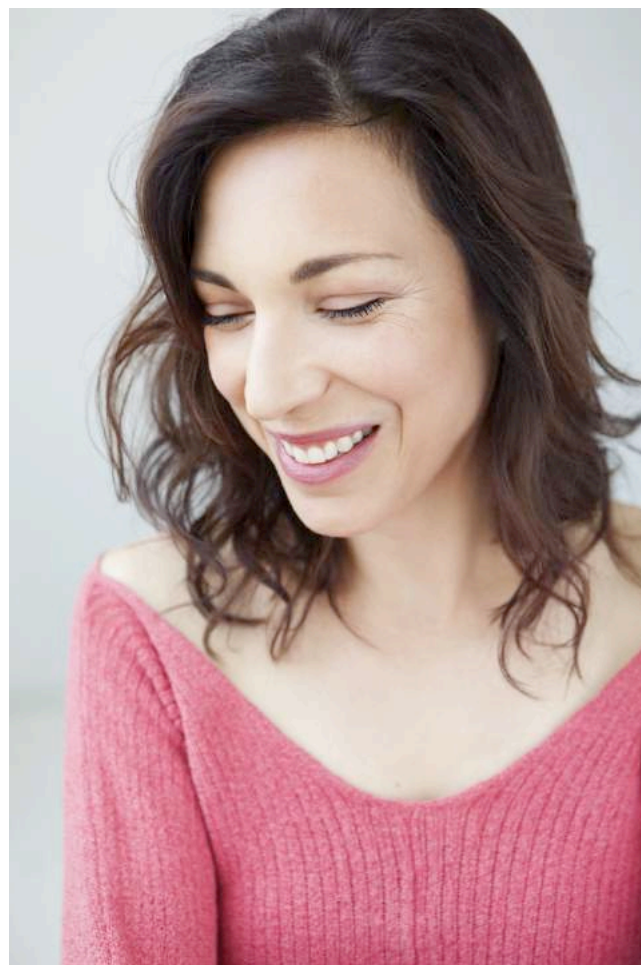


photo : Julie Artacho

BIOGRAPHIE

Evelyne de la Chenelière se consacre au théâtre et à l'écriture depuis une quinzaine d'années. Issue du Nouveau Théâtre Expérimental, elle aborde l'écriture dramatique comme un laboratoire de recherche, un atelier de fabrication d'où elle tire une partition destinée au plateau, un texte écrit pour traverser le corps des acteurs. Pourtant, ses pièces de théâtre, traduites et montées au Québec comme ailleurs dans le monde, sont aussi des œuvres littéraires, pleines et autonomes, qui interrogent la langue comme

conditionnement de l'expression et de la pensée. *Lumières, lumières, lumières*, créée dans une mise en scène de Denis Marleau à l'automne 2014, marque le début d'une résidence artistique de trois ans d'Evelyne de la Chenelière au théâtre Espace Go. Le cœur de cette résidence est un chantier d'écriture que l'artiste déploie sur un mur du théâtre. Comme comédienne, elle a travaillé sous la direction de Jean-Pierre Ronfard, Alice Ronfard, Daniel Brière, Jérémie Niel, Brigitte Haentjens, Marie Brassard et Florent Siaud. En 2011, elle publie son premier roman, *La concordance des temps*.

LE METTEUR EN SCÈNE



photo : Ulysse del Drago

BIOGRAPHIE

Sylvain Bélanger est né en 1972, à Montréal. Il a été diplômé de l'École nationale de théâtre en 1997, où il enseigne depuis 2008. En 2012, il est nommé à la barre du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui. Il est un directeur artistique passionnant et engagé. Tant au Théâtre du Grand Jour qu'au Théâtre Aux Écuries, deux théâtres dont il est cofondateur, son instinct et sa sensibilité en ont fait une personnalité incontournable du paysage théâtral québécois. Il est notamment reconnu pour ses mises en scène de *Cette fille-là* (Joan MacLeod), *Moi chien créole* (Bernard Lagier) accueillie entre autres à la Comédie Française, *Félicité* (Olivier Choinière), *Yellow Moon* (David Greig), *Les mutants* (idée originale de Sylvain Bélanger et Sophie Cadieux), *L'enclos de l'éléphant* (Étienne Lepage), *Billy (les jours de hurlement)* (Fabien Cloutier) ou encore *Comment s'occuper de bébé* (Dennis Kelly), *J'accuse* (Annick Lefebvre) et *Unité modèle* (Guillaume Corbeil). Ses spectacles ont été acclamés tant par le milieu théâtral que par la critique. Sa reconnaissance l'a mené à collaborer avec le Centre d'essai des auteurs dramatiques (CEAD) et le Conseil des arts du Canada comme jury, à siéger au conseil d'administration du Conseil québécois du théâtre ou encore sur des comités du Conseil des arts de Montréal et du Conseil des arts et des lettres du Québec.

« *Bashir Lazhar* aujourd’hui, c’est l’Arabe aujourd’hui, au Québec. En me demandant si on lui donne une chance. Une vraie chance. Une chance égale. *Bashir* en 2017, c’est l’Arabe en 2017, au Québec, de plus en plus stigmatisé par les associations instantanées qu’on fait à la menace terroriste. Il y a une masse de moins en moins silencieuse en Occident et une vague importante actuellement des replis identitaires. L’époque est de plus en plus confrontante en ce sens pour les Québécois. Des réfugiés se présentent à la frontière tous les jours, avec du courage oui, mais avec surtout : des attentes envers le Québec. Je me dis que c’est maintenant à nous d’être à la hauteur.

Notre frontière s’ouvre, heureusement, mais c’est une fois la porte ouverte que les défis commencent. Et il va falloir commencer à réaliser que le défi est partagé. Il ne suffit pas d’ouvrir une porte et de laisser le monde se débrouiller. La chance doit être égale, réelle, équitable.

C’est donc ce que je ferai personnellement en accompagnant l’acteur également rappeur Rabah Aït Ouyahia. *Bashir Lazhar* en 2017, c’est autant Rabah qui rencontre un milieu qu’un artiste qui rencontre un autre public. Le défi sera de taille au théâtre. Mais vous le savez, il est plus grand en dehors du théâtre surtout. »

Propos de Sylvain Bélanger tenus lors du lancement de la saison 17/18 au Centre du Théâtre d’Aujourd’hui

L'ACTEUR



photo : Hugo B. Lefort

« Le filet social à renforcer, le souci des autres à cultiver, la solidarité à mettre en action : l'arrivée de Bashir dans cette société révèle non seulement les épreuves de l'intégration, mais aussi les défis auxquels sont confrontées les institutions québécoises, et en particulier l'école. »

Extrait de *La lueur dans les yeux de Rabah*, article de Miriam Fahmy pour le 3900

BIOGRAPHIE

Canadien d'origine algérienne, Rabah Aït Ouyahia débute sa carrière comme rappeur avec le groupe hip-hop M-Pack avec qui il produira un premier album intitulé *Si y'a moyen*. L'album sera chaudement accueilli par la critique montréalaise. Par la suite, sous le nom d'El Winner, il forme le groupe Latitude Nord et lance l'album *Dis-leur* en avril 2001, sous le label Mercury Canada d'Universal Music. Le groupe sera nommé au Gala de l'ADISQ dans la catégorie Album de l'année – hip-hop. En 2001, il tient son premier rôle au cinéma dans le film *L'Ange de goudron*, réalisé par Denis Chouinard et obtient une nomination au gala *La soirée des Jutra* en 2001 dans la catégorie Meilleur rôle de soutien. En 2014, le réalisateur Bachir Bensaddek lui propose le rôle de Mokrane dans le long-métrage *Montréal la blanche*, ce qui le fait renouer avec le cinéma d'ici. À la télévision, il obtient le rôle de Bruno dans la télésérie *L'imposteur* aux côtés de Marc-André Grondin. On a également pu le voir dans *District 31*, *Victor Lessard* et *Mr. Roach*.

Vous pouvez consulter les biographies des concepteurs sur notre site internet :

theatredaujourd'hui.qc.ca/bashirlazhar



**La
lueur**

**dans
les
yeux
de
Rabah**

Les événements creusent des sillons dans lesquels un destin se faufile. L'histoire du comédien Rabah Aït Ouyahia suit de près l'Histoire récente, la vie de l'homme et les drames géopolitiques de notre époque se répondant sans cesse. Mais le synchronisme ne s'arrête pas là: avec chaque rôle qu'on lui a confié, Rabah s'est trouvé à (re)jouer son parcours personnel, dans une sorte de mimêsis perpétuelle. Un parcours que l'acteur m'a raconté sous la forme d'un récit en boucle, nous faisant naviguer entre les époques et les continents.

Miriam Fahmy | Chercheuse, éditrice et animatrice indépendante

Charismatique, volubile, physique. Les épithètes ne manquaient pas au directeur artistique du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, Sylvain Bélanger, lorsqu'il m'a parlé de Rabah Aït Ouyahia. Le comédien fera ses premiers pas au théâtre en ouverture de la saison 2017-2018 — et quels premiers pas : il incarnera Bashir Lazhar dans la pièce éponyme d'Evelyne de la Chenelière, montée pour la première fois au CTDA en 2007. « Rabah n'a jamais joué au théâtre et il va faire un solo ! » Courageux : un autre adjectif que Sylvain a utilisé.

Dans sa « gueule de métèque », faite de pics et de vallées, je reconnais immédiatement la figure de l'Arabe maudit, cet archétype narratif qui peuple la littérature, le cinéma et le théâtre occidentaux depuis la colonisation, depuis *L'étranger* jusqu'à *La haine*. Le personnage de l'homme brun condamné à la fatalité par son hérédité. L'antihéros qui réussira à changer de trajectoire, à déjouer le sort tragique auquel il était pourtant prédestiné. Ou peut-être pas. Ce rôle, Rabah l'a porté au cinéma dans *L'ange de goudron* de Denis Chouinard, sorti en salles le 7 septembre 2001, quatre jours avant le drame qui allait marquer au fer rouge le jeune XXI^e siècle. « Dans le film, je joue un Arabe qui braque un avion », me rappelle-t-il, les sourcils arqués, l'air du gars qui n'en revient toujours pas de cette coïncidence. Rapidement, Rabah me précise que les coïncidences n'existent pas ; il y a seulement le karma, Dieu et la chance. Rabah a cette solennité qui me rappelle celle de ma propre famille originaire du Moyen-Orient. Lorsqu'il parle, l'emphase est partout, tout le temps.

Le petit nouveau qui débarque au théâtre n'est pourtant ni petit ni nouveau. À 42 ans, Rabah roule sa bosse dans les milieux du cinéma et de la télé depuis près de deux décennies, surtout comme producteur.

Quinze années se sont écoulées entre *L'ange de goudron* et son plus récent rôle au cinéma, dans *Montréal la blanche* de Bachir

Bensaddek, paru l'an dernier. Avec ces seules deux prestations en poche, Rabah ne se considérait pas comme un acteur. « Je me disais "t'auras fait deux films". » Puis, après *Montréal la blanche*, le monde de la télé a frappé à sa porte, et aujourd'hui on peut le voir dans *L'imposteur* (TVA), *Victor Lessard* (Illico) et *District 31* (SRC).

Mais Rabah rêvait plutôt de théâtre. « Le théâtre, c'est le génome du cinéma. C'est le code génétique de tout art, même la musique. Je voulais me prouver que j'étais capable d'en faire. » Après trois-quatre auditions infructueuses, Rabah a enfin eu sa chance. « J'amène quelque chose qui casse le moule de l'étudiant de théâtre. Ce n'est pas facile, mais je n'aime pas la facilité. Le théâtre, le cinéma, ce sont des laboratoires. Il faut expérimenter », croit-il. « Certains réalisateurs prennent le risque de chercher la lueur dans les yeux au lieu de se rabattre sur les comédiens qui jouent de la même façon depuis 30 ans. » Le petit nouveau a de l'aplomb.

Le gagnant

Cette assurance dans la critique lui vient peut-être de son passé de rappeur. Avant d'être Rabah, il était El Winner, du duo Latitude Nord, le premier groupe rap québécois à signer un contrat avec un label des « majors ». Ce moment historique a propulsé Rabah sous les projecteurs. Mais aussitôt ce jalon franchi, le groupe est disparu dans le brouillard. Racontée par Rabah, l'anecdote suit à la lettre le scénario classique de la rencontre de l'artiste avec l'industrie : « Cette expérience m'a blasé. Je n'aimais pas ce côté superficiel du *showbusiness*. Je ne voulais pas montrer ma face à la télévision et répéter 15 fois la même chose. Et puis j'ai eu un conflit avec mon manager. »

Ce bref moment de célébrité aura néanmoins tracé la voie de son passage vers le cinéma. C'est dans un vidéoclip que Denis Chouinard a repéré la lueur dans les yeux de Rabah.

Sa première expérience de tournage sur le plateau de *L'ange de goudron* a été un apprentissage constant. Il ignorait le protocole du cinéma, a fait plein de bourdes. Des erreurs qui lui fournissent encore aujourd'hui la matière de moult anecdotes hilarantes : « Mon premier jour de tournage, la première scène commence, je bafouille un peu mon texte. Je m'arrête et je dis : "Coupez !" » Le réalisateur a accueilli la gaffe avec clémence.

«Avoir de la tenue, c'est ne jamais donner l'occasion de se faire critiquer.» N'est-ce pas là la condition de l'homme racisé, de facto suspect, donc tenu à l'irréprochabilité ?

Bien qu'il eût déjà fréquenté la scène lors de ses spectacles de rap, il fallait tout réapprendre. « Contrairement à la musique où tu peux imiter une gestuelle, une attitude, devant une caméra tu ne peux pas copier. Et puis, quand une musique démarre, le tempo est le même jusqu'à la fin. Quand tu joues, la rythmique est variable. » Avec le recul et l'expérience, Rabah a conclu que c'est l'émotion qui crée le rythme. Un apprentissage auquel il peut s'exercer abondamment en préparant *Bashir Lazhar*. Bashir est un immigrant qui a perdu femme et enfants. Tout en portant le fardeau de cette tragédie personnelle, il doit s'efforcer de s'adapter à sa société d'accueil. Un rôle qui amène Rabah à plonger en lui pour livrer, seul, ce récit. « À force de répétitions, j'ai appris à ne plus simplement dire les lignes, mais à les incarner. »

Le perdant

Rabah est arrivé au Québec avec sa famille en 1996, cinq ans après le début de la guerre civile algérienne. Il avait 21 ans. « Mon parcours n'a pas rapport avec celui d'un immigrant : quand on quitte un pays instable pour s'installer dans une société plus stable, on se dit : "Je vais construire quelque chose de plus durable". Pas moi. Je ne suis pas quelqu'un qui arrive à se projeter. »

Dix ans après son arrivée au Québec, une succession d'échecs personnels et familiaux l'ont secoué : séparations, trahisons. « Il faut écouter la vie, des fois. Je crois beaucoup en Dieu, je ne suis pas religieux, mais je crois en une force qui t'envoie des messages. À ce moment-là, on me disait : "Regarde ta vie". »

Il fallait partir, aller voir ailleurs. Il s'est mis à voyager, mais ne s'est pas plus trouvé. « Alors je me suis dit : "Je rentre chez moi. Six mois en Algérie pour noyer mon chagrin." » Six mois se sont transformés en six ans. Rabah est devenu producteur de cinéma, de télé, de pub. Il est devenu, à force de surmenage, le deuxième producteur le plus prolifique en Algérie. C'était l'abondance. Et pourtant.

Sans entrer dans les détails, Rabah effleure les circonstances du décès de sa petite, née en Algérie, tombée malade, décédée faute de soins médicaux adéquats. La réussite de Rabah n'a pas pu la sauver. « Quand on gagne plein de fric, mais qu'on est dans un pays où on ne peut pas aller à l'hôpital parce qu'il y a

de la merde qui flotte dans les couloirs, à quoi ça sert de faire de l'argent ? À quoi ça sert d'avoir une belle maison si quand on sort de sa maison on est encore en Afrique ? C'est là où je me suis dit : "Cette Algérie-là, il faut que je la quitte". »

Peu de temps après le drame, Rabah a reçu l'appel de Bachir Bensaddek. Le réalisateur voulait lui confier le rôle d'Amokrane dans *Montréal la blanche*. Amokrane : un immigrant d'Algérie qui a fui les horreurs de la guerre, mais qui peine à laisser le passé derrière lui. Comme pour *L'ange*, la critique a accueilli le travail de Rabah avec enthousiasme ; on a trouvé qu'il jouait vrai. Parce que Rabah, c'est Amokrane.

Bashir 2017

Quand Evelyne de la Chenelière a écrit *Bashir Lazhar*, il y a 15 ans, 10 000 Algériens demandaient l'asile au Québec. Aujourd'hui, ce sont des millions de Syriens, d'Irakiens, de Kurdes, d'Afghans, d'Érythréens et d'autres encore qui parcourent la planète en quête d'un refuge, alors même que se refroidit l'hospitalité occidentale. Des hommes et des femmes sont précipités malgré eux dans une course à obstacles dont la ligne d'arrivée est sans cesse repoussée. Et l'adversité ne cesse pas une fois le refuge trouvé.

Encore plus d'actualité aujourd'hui qu'au moment de sa création, la pièce nous rappelle que l'ouverture des frontières ne suffit pas. À cet égard, le jugement de Rabah est sans équivoque : « Tonton Justin fait rentrer des dizaines de milliers de Syriens, bravo. Est-ce qu'on sait ce qu'ils vont devenir ? L'effort, ce n'est pas de les faire entrer ici, c'est de s'en occuper. S'il n'y a pas de travail, s'ils n'arrivent pas à nourrir leurs enfants, s'ils se sentent comme des citoyens de deuxième zone, vaut mieux les laisser mourir là-bas. Les hôpitaux psychiatriques et les prisons du Québec sont bondés d'Algériens ! »

Le filet social à renforcer, le souci des autres à cultiver, la solidarité à mettre en action : l'arrivée de Bashir dans cette société révèle non seulement les épreuves de l'intégration, mais aussi les défis auxquels sont confrontées les institutions québécoises, et en particulier l'école. « C'est une pièce sur le poids démesuré qu'on fait reposer sur le système scolaire, à une époque où on commence chaque année scolaire avec moins d'argent que l'année précédente », juge-t-il.

Le Bashir de Rabah

Rabah s'emballe en me décrivant les transitions dans le texte. Monologue oblige, Bashir s'adresse à un élève invisible, puis se parle à lui-même, retourne à l'élève, puis subitement se met à parler à sa fille décédée. Ces transitions, s'il les a travaillées des heures durant avec son metteur en scène, il les connaissait déjà. Rabah atterrit sur les planches en ayant parcouru ces chemins-là.

Jouer Bashir, c'est « avoir de la tenue ». Quand Bashir se fait renvoyer par la directrice de l'école, il reste honorable. Quand un juge lui dit non, il reste digne. « Avoir de la tenue, c'est ne jamais donner l'occasion de se faire critiquer. » N'est-ce pas là la condition de l'homme racisé — *de facto* suspect, donc tenu à l'irréprochabilité ? L'Arabe marche sur un perpétuel fil de fer. S'il vacille, la dégringolade peut être rapide, et tragique. « Bashir



fait continuellement des efforts. Des efforts face aux élèves, des efforts face aux professeurs, des efforts face à la directrice. » Avoir de la tenue est une éthique que Rabah connaît, l'ayant apprise de son père. Cet ancien professeur d'université est arrivé au Québec bardé de diplômes; pourtant, il n'a jamais réussi à renouer avec son métier, ni avec son statut social. « Mon papa a dû donner des cours à des enfants de riches. Mais il a toujours gardé la tenue. »

L'émerveillement

Rabah aborde ses débuts dans le monde du théâtre avec reconnaissance : « Je sais la chance inouïe que j'ai de rentrer dans ce milieu, et avec cette pièce. On m'a donné une chaussure à ma pointure. » Il n'impute pas cette occasion de faire du théâtre à son seul talent. « Le talent, c'est ce qui va faire que le metteur en scène sera content. Mais le premier contact, la rencontre, ça, c'est l'œuvre de la chance, ou du karma, ou appelle ça comme tu veux. Chacun donne une explication à sa vie. Moi je crois que la chance fait partie intrinsèque de la mienne. »

L'arrivée de Rabah au théâtre marque un autre (re)commencement. En préparant la pièce, il a retrouvé le goût de la scène musicale. Sous le pseudonyme de Le R, il fera paraître un EP cet automne. « Les thèmes ont changé depuis *Latitude Nord*, mais une chose demeure : les premiers titres, je les sors pour le *street cred*. » Le R s'adressera d'abord à la rue et au monde du rap, pour s'y tailler une place à nouveau. « On te donne pas ton ticket. Tu dois refaire la file. »

Rabah s'empresse de préciser que sa priorité, c'est la pièce. « J'espère être à la hauteur de ce qu'attend l'auditoire, et surtout de ce qu'attend Sylvain. Mais c'est terrifiant. Il a beau s'être fait rassurant, ultimement, je suis seul sur scène. Je suis encore comme j'étais chez Denis : fragile. J'aime arriver comme ça, anxieux. Ça me fait mal, mais c'est ce que j'aime. »

Maintenant qu'il y a goûté, souhaite-t-il continuer au théâtre ? « Je le souhaite, oui, mais je ne peux pas avoir cette arrogance. Je suis encore à l'essai. » 0



BASHIR LAZHAR

Salle principale

Du 19 septembre au 14 octobre 2017



© Philippe Falardeau



Bashir, la chair, l'image, le mot

Réflexions autour de *Bashir Lazhar* à l'occasion
de son adaptation pour le cinéma

Evelyne de la Chenelière
avec la collaboration de Philippe Falardeau

Evelyne: Le sens d'une œuvre littéraire ou artistique s'enrichit par l'interprétation du lecteur ou du spectateur, et je ne dirai jamais assez combien les regards posés sur mes travaux m'en apprennent, autant sur l'objet que je mets à l'épreuve du regard de l'autre que sur moi-même. Dans cette perspective, l'adaptation de ma pièce *Bashir Lazhar* pour le cinéma m'aura permis de prendre conscience de plusieurs éléments qui appartenaient jusque-là au mystère de l'écriture solitaire. Je propose donc ici une partie des réflexions qui m'ont animée tout au long du processus d'adaptation entrepris par Philippe Falardeau, ainsi que certains de nos échanges écrits qui témoignent du dialogue que nous avons entretenu dans le but de cerner à la fois l'essence de la pièce de théâtre et les nouveaux enjeux de sa transposition à l'écran.

Avant même de commencer le travail avec Philippe, la pièce de théâtre avait été présentée une centaine de fois au Québec, traduite et jouée en plusieurs langues. Mais, aussi riches aient été les échanges avec les spectateurs, les traducteurs, les acteurs, les metteurs en scène, certains journalistes, je voyais toujours ma pensée métabolisée par mon interlocuteur, comme si, inconsciemment, ce dernier entendait dans mes propos ce qu'il avait besoin d'entendre :

Les professeurs entendaient une critique du système d'éducation, et un plaidoyer pour une plus grande reconnaissance de la profession d'enseignant.

Les immigrants entendaient une critique de notre système d'immigration, et le manque d'humanité de son administration.

Les hommes entendaient le désir d'aborder la difficulté, pour les garçons et les hommes, de s'affirmer et de s'épanouir dans un milieu essentiellement féminin.

D'autres étaient persuadés que je tenais à me positionner clairement contre le suicide.

Sans être tout à fait fausses, ces interprétations ne rendaient que partiellement ce qui m'avait animée lors de mon processus d'écriture, et le projet d'adaptation pour le cinéma aura été pour moi l'occasion de préciser et de raffiner mon propre discours et ma propre analyse.

① L'AUTRE

Evelyne: « Je est un autre. »

Dans cette affirmation d'Arthur Rimbaud se résume la tension entre l'identité et l'altérité qui est au cœur de l'acte d'écriture.

L'écriture de toutes mes pièces, mais encore plus particulièrement celle de *Bashir Lazhar*, aura été un exercice d'imagination et de compassion, une tentation de regarder le monde par une autre fenêtre que la mienne.

Bashir Lazhar est triplement étranger :

Il est un immigrant au Québec.

Il est un homme dans un univers de femmes.

Il est un non-enseignant parmi les enseignants.

La forme théâtrale rendait, en elle-même, cette notion de solitude et de rupture : un homme seul en scène, s'adressant à un public anonyme. Je me souviens avoir craint que l'incarnation de tous les personnages ne soit un obstacle à ce sentiment très fort que suscitait la forme théâtrale.

Je me souviens avoir longuement discuté avec Philippe de l'incarnation des personnages autour de Bashir. Je craignais que la présence d'enfants donne aussitôt un caractère sentimental au film. Avec le recul, je m'aperçois que, si le film propose une forme plus « lisse », plus « traditionnelle » que la pièce de théâtre dont il tire son origine, il a su éviter les pièges du sentimentalisme grâce à une grande réserve de la part de son réalisateur.

ÉCRIRE DANS LA PEAU ② D'UN AUTRE

Philippe: Il m'a toujours semblé difficile, voire inconcevable, d'écrire d'un point de vue étranger, de me mettre complètement dans la peau d'un autre, une femme par exemple ou un immigrant. Pourtant c'est ce que tu as fait en écrivant *Bashir Lazhar*. En traitant de l'Autre, t'es-tu investie d'une sorte de « responsabilité » morale ou factuelle ?

Evelyne: Je ne me permets pas tout, mais je permets tout à l'écriture. Ce que j'ai découvert, c'est que j'ai eu besoin de faire beaucoup de recherches pour ensuite permettre à mon écriture de s'en affranchir. Si je n'avais pas lu des livres sur la guerre civile, si je n'avais pas pris le temps de rencontrer un avocat spécialisé en immigration, des demandeurs du statut de réfugié politique, un agent d'immigration, je ne me serais pas sentie libre avec mon sujet. En revanche, et tu le soulèves bien, j'ai eu besoin d'écrire à partir d'une situation beaucoup plus fondamentale pour moi, plus intime, plus proche, et c'est mon rapport à l'école, comme enfant puis comme mère, et mon rapport au suicide.

« J'ai eu besoin de faire beaucoup de recherches pour ensuite permettre à mon écriture de s'en affranchir. »

LA CANDEUR ③ DU PERSONNAGE

Philippe: Lorsque j'ai rencontré Fellag (l'acteur qui incarne Bashir au cinéma), il m'a dit « Bashir, c'est Candide de Voltaire ».

Avec ta prose et en utilisant le procédé de la rêverie où Bashir parle un peu à lui-même, il va dire des choses à la fois jolie et candide que je ne pouvais utiliser textuellement dans les dialogues. Comme lorsqu'il parle à Dieu : « Je sais que la queue est longue au bureau des plaintes, mais tout de même, s'il pouvait me rendre ma famille, je lui ferais une publicité extraordinaire. »

Ou même des répliques directes comme lorsqu'il s'adresse à la directrice en lui disant : « Vous pouvez m'appeler si vous êtes désespérée ». Je ne pouvais faire dire cela à Bashir, mais ça m'a donné l'idée de montrer une directrice dépassée par les événements qui se cache pour aller fumer dans la cour.

Evelyne: Je ne sais pas si je vois Bashir comme un homme candide. Je crois que ce qui lui donne le courage d'enseigner, ce n'est pas ce qui nous viendrait immédiatement à l'esprit (c'est-à-dire l'amour pour les enfants, la vocation qui repose sur un optimisme fondamental), mais sur quelque chose qui ressemble à un geste de survie : faire le deuil de sa femme en rendant hommage au métier de celle qu'il a aimée.

C'est quelque chose que je répétais souvent à Denis Gravereaux (l'acteur qui a créé le rôle au théâtre) : Bashir est un excellent professeur, mais il n'est pas un professeur.

4 LA PUDEUR

Philippe: Un mot sur la pudeur de Bashir. Dans la pièce, il dit à son avocat : « Ce n'est pas mon genre d'implorer ». J'ai aimé la grande dignité de ce personnage qui ne s'épanche pas. Est-ce qu'il y a quelque chose de culturel dans notre rapport à l'émotion, dans notre propension à « se raconter » ? À raconter notre drame ?

Evelyne: Paul Lefebvre, qui est un fin dramaturge, a résumé le personnage de Bashir dans des termes que je trouve très justes. Je le cite de mémoire : « Bashir est un homme d'idées plongé dans un monde d'émotions ».

Je crois effectivement que notre culture valorise à outrance le partage de la moindre émotion, au nom de vertus à la mode telles « l'honnêteté » et la « transparence ». Selon moi, il ne suffit pas d'être honnête et transparent pour s'élever comme individu et comme société. La réflexion, la retenue, le mystère et la dignité sont des qualités moins célébrées, alors j'aime y porter attention.

5 LA VIOLENCE

Philippe: Je ne peux jamais dire précisément de quoi parle un film avant le montage final. J'ai une intuition qui me guide lors de l'écriture, mais à chaque étape, le propos est mouvant. Le thème de la violence est très présent dans la pièce. Fulgurant même. La violence d'une pendue qui se donne la mort dans la classe face à la violence subie par tout un peuple dans le pays d'origine de Bashir. La violence du deuil, la violence des mots... Était-ce ce dont tu voulais parler ?

Evelyne: Je pense très souvent au suicide. Je constate que je vis dans une société qui fabrique beaucoup d'individus suicidaires, je considère donc que je vis dans une société très violente. Une violence qui passe par l'exclusion, le rejet, l'exigence de la performance, la violence économique, un système souvent impitoyable. Cela, c'est plus difficile à cerner et à décrire que la violence des guerres civiles. Je crois que c'est peine perdue de comparer ces deux types de violence, mais j'ai au moins voulu les mettre en contact, en créant un personnage qui quitte une violence qu'il connaît pour rencontrer une violence qui lui est étrangère.

« Je considère donc que je vis dans une société très violente. Une violence qui passe par l'exclusion, le rejet, l'exigence de la performance, la violence économique, un système souvent impitoyable. »

6 LE NON-HÉROS

Evelyne: Je me rappelle, en écrivant *Bashir Lazhar*, que je ne voulais faire de lui ni un héros, ni un anti-héros (les anti-héros sont devenus, à mes yeux, dramatiquement aussi ennuyants que les héros puisqu'ils sont tellement prévisibles). Je voulais plutôt que Bashir soit un non-héros.

Dans la pièce de théâtre, je me souviens de quelques brèches, que j'appelais des « glissements du discours » où l'on percevait chez Bashir une sorte de « fatigue morale » qui frôle le cynisme. Dans ces passages, le spectateur est forcé de se demander : « Bashir a-t-il vraiment tenu tous ces propos ? » Ça semble impossible. J'ai voulu rendre théâtralement la lutte intérieure de Bashir entre le discours qu'il souhaite tenir, et une sorte de pessimisme qui le rattrape régulièrement. Dans ton film, la scène qui, pour moi, fait écho à cet état, est la scène du souper entre Bashir et Claire, qui dévoile une certaine dureté inattendue chez Bashir.

Philippe: Le personnage ne m'était pas apparu comme un sauveur, mais comme quelqu'un qui essaye sans le savoir de se sauver lui-même. Pour lui, il y a un ordre où chacun a sa place. C'est pourquoi il apparaît si déboussolé quand il est interrompu, quand une main se lève, quand les pupitres ne sont pas en rangées bien droites.

Il y a deux types de glissement du discours :

- **Vers la poésie.** Dans la pièce, il y a des moments très beaux qui mélangent candeur et ironie. « Moi non plus je n'ai pas d'amis (...), mais moi j'ai le choc des cultures comme circonstance très atténuante. » Cette phrase ne peut pas se transposer dans un film.
- **Vers l'ironie ou le cynisme.** J'ai évité autant que possible ces attributs. D'abord dans la pièce c'est une réaction à des personnages qui sont des archétypes. Lorsqu'il répond à la directrice qu'il aurait dû faire des activités plus dynamiques, il est ironique. Devant la directrice dans le film, ça aurait été vulgaire, déplacé, car elle-même est plus nuancée.

7 DÉBORDER DE LA MATIÈRE

Evelyne: L'adaptation est, pour moi, une transformation qui crée une œuvre nouvelle dont le rapport à l'œuvre originale relève autant de la familiarité que de l'étrangeté. Quand on me demande si le film ressemble à la pièce, je peux donner deux réponses qui sont, à mes yeux, aussi vraies l'une que l'autre : « Oui, énormément. »
« Non, pas du tout. »

Je me suis toujours demandé : est-ce que ce que tu as inventé pour le film était à l'origine « sous » la pièce de théâtre, ou plutôt « à côté » ? Était-ce une injection de tes préoccupations dans les miennes ? Ou une lecture souterraine de la pièce ?

Philippe: Des dialogues naissent les personnages. D'ailleurs, je n'écris presque jamais de scène à scène, car c'est en écrivant des dialogues que j'apprends à connaître mes personnages.

Je pouvais partir d'une réaction de Bashir, quelque chose qu'il dit en s'adressant au groupe ou à un enfant pour créer un personnage.

Ce qui est inventé dans le film est soit présent « entre les lignes », soit un prolongement de questions qui surgissent au cinéma mais pas forcément au théâtre (pourquoi la pendaison dans la classe), soit une nécessité (les enfants doivent exister et ils doivent être différents les uns des autres).

J'ai parfois contredit la dureté des personnages de la directrice et de Claire. Je suis allé vers quelque chose de plus complexe et de plus intégré au drame. L'ajout fondamental est sans doute la relation ambiguë entre Simon et Martine Lachance et la culpabilité que porte Simon. En décidant de montrer la découverte du corps, je ne pouvais pas laisser ce traumatisme en suspens. En relisant la pièce, je me rends compte qu'il est davantage question du traumatisme de Bashir que celui de la classe.

Puis surtout, les moments de solitude de Bashir à la maison où il fait son lavage en regardant neiger, où il lit de la littérature québécoise et où il regarde des jeunes jouer au hockey. Cette dimension était absente de la pièce.

8 LA FIN

Evelyne: Un de mes plus beaux souvenirs de ce processus d'adaptation, entièrement mené par Philippe, a été un moment de véritable écriture dont le film a eu besoin et dont je me suis chargée.

Il avait été entendu que Philippe assumerait seul l'écriture du scénario, et que j'agissais à titre de consultante. Je n'avais pas prévu que de cette collaboration naîtrait une amitié, ni que je serais amenée à écrire pour le film.

Or, il nous est apparu, à Philippe et à moi, que quelque chose n'allait pas quand venait le temps de transposer la fable qui clôt la pièce de théâtre. Était-elle trop abstraite, trop mystérieuse, je ne saurais le dire avec précision. Mais nous partagions, Philippe et moi, une impression d'inachèvement dans le scénario. Je me suis donc penchée sur l'écriture d'une nouvelle fable. D'une certaine manière, c'est cette fable qui agit, pour moi, comme une signature secrète dans le film.

Dans les prochaines créations de *Bashir Lazhar* au théâtre, j'y intégrerai cette nouvelle fable qui me semble plus forte. ☺



BASHIR LAZHAR

Salle principale
Du 19 septembre au 14 octobre 2017

Bashir Lazhar

Carnet de création: conception

Julie Vallée-Léger
Cédric Delorme-Bouchard

Pour la re création de *Bashir Lazhar* d'Evelyne de la Chenelière, Sylvain Bélanger a confié la scénographie à Julie Vallée-Léger et la conception lumière à Cédric Delorme-Bouchard. Souvent la création du décor est une première étape, les éclairages venant ensuite se greffer sur l'espace. Mais cette fois, les deux concepteurs ont collaboré étroitement pour créer ensemble le magnifique environnement qui accueillera Rabah Aït Ouyahia. Découvrez leurs inspirations, les résultats d'une partie de leurs nombreuses discussions et leur méthode de travail!



« Mon travail est d'inspirer mes collaborateurs, non pas de les contrôler. Pendant la longue durée du processus de création, je ne cesse de revenir et de les ramener à la toute première intuition que j'ai eue à la lecture d'un texte. J'ai dit à Julie et Cédric : je sens Bashir terriblement seul. Il se cogne à tous les murs : la méfiance, la différence. Pour ça, je sens que Rabah lui-même doit se sentir terriblement seul. C'est cruel, mais c'est ma lecture du propos. On accompagnera Rabah bien sûr, mais cette solitude, il devrait s'en servir, la vivre en notre présence. »

– Sylvain Bélanger | Metteur en scène de *Bashir Lazhar*

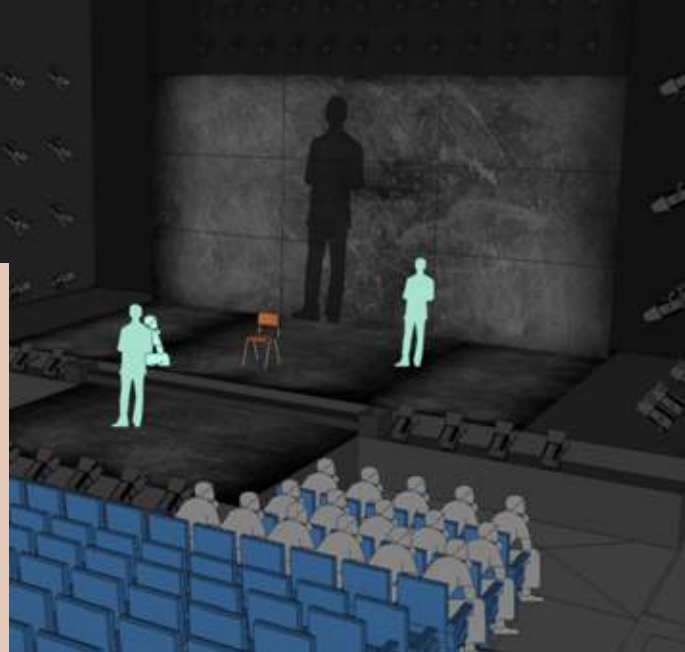
Monologue

La solitude est donc la ligne directrice des diverses conceptions du spectacle. La forme théâtrale du monologue en elle-même rend compte de la solitude de Bashir au sein de son environnement, mais comment transcrire cette solitude dans l'espace, tout en faisant vivre les personnages auxquels il s'adresse ? Dans ses notes, Julie appelle la partie principale du plateau l'« espace du grand vide », un espace vaste, nu, comme démesuré pour le seul personnage en scène. À l'inverse, l'avancée de la scène au cœur des premières rangées de public représente l'espace de la classe, là où Bashir est entouré de ses élèves. Julie propose d'ouvrir tous les gouffres autour de lui, incluant celui qui s'avance dans le public.

« C'est violent, kicker sur une chaise. »

– Lettre d'Alice, *Bashir Lazhar*

Comment rappeler cette solitude ? En soulignant constamment qu'il est remplaçant... Ainsi, le seul élément présent sur scène est une chaise, mobilier typique d'une salle de classe, qui n'est pas la sienne, mais celle de sa prédécesseure. En d'autres termes, il doit sa présence à l'absence de l'autre.



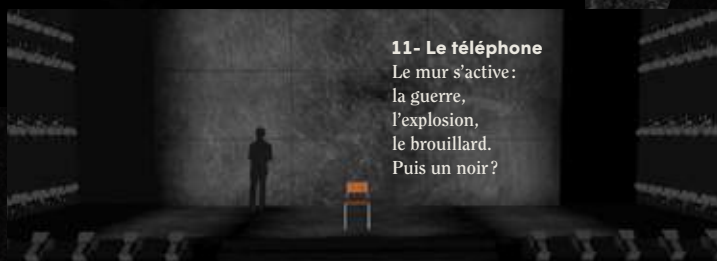
5- À la directrice

Assis sur la chaise
Seul dans l'immensité noire et froide
On ressent la grandeur de la salle



11- Le téléphone

Le mur s'active :
la guerre,
l'explosion,
le brouillard.
Puis un noir ?



15- À la directrice: la lettre d'Alice

Pas sur la chaise cette fois, trop fébrile
Lettre dans les mains
Ombres de la chaise sur le mur du fond
Kicker la chaise



Storyboard

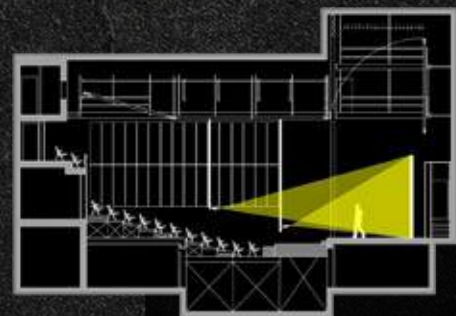
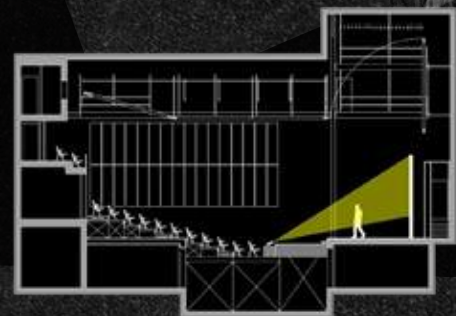
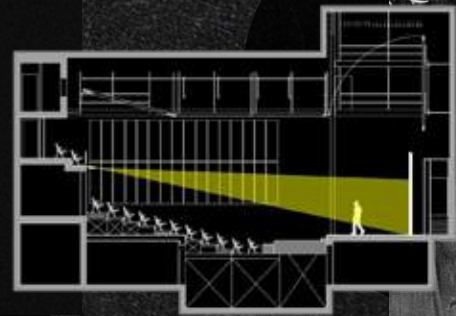
Systématique en cinéma, le *storyboard* (francisé en « scénarimage ») est moins courant en théâtre. Son utilisation ici s'explique par le fait que le texte de *Bashir Lazhar* n'est pas divisé en scènes identifiées, numérotées. Il a fallu structurer le récit, identifier des scènes (Dictée, Cours d'anglais, Récréation, À sa femme, etc.) et les moments de bascule de l'une à l'autre avant même de penser aux conceptions. Le *storyboard* se révèle donc un outil très utile pour marquer ces étapes de progression du récit.

Aussi, le *storyboard* crée un langage commun entre Julie et Cédric. Il leur permet de projeter leurs idées et leur création sur un même support, de communiquer de façon plus efficace. Les vignettes apportent également une flexibilité, puisqu'ils peuvent les déplacer facilement pour permuter des effets.

Lumière

Le travail de conception de lumières de Cédric vient accentuer cette impression de solitude en structurant et déstructurant le vaste espace vide entourant Bashir. L'enfermer dans un petit carré de lumière ou au contraire révéler l'intégralité du plateau pour souligner à quel point cet espace est démesuré pour sa seule présence. Il sera tout aussi intéressant d'étudier les espaces éclairés que ceux maintenus dans l'obscurité.

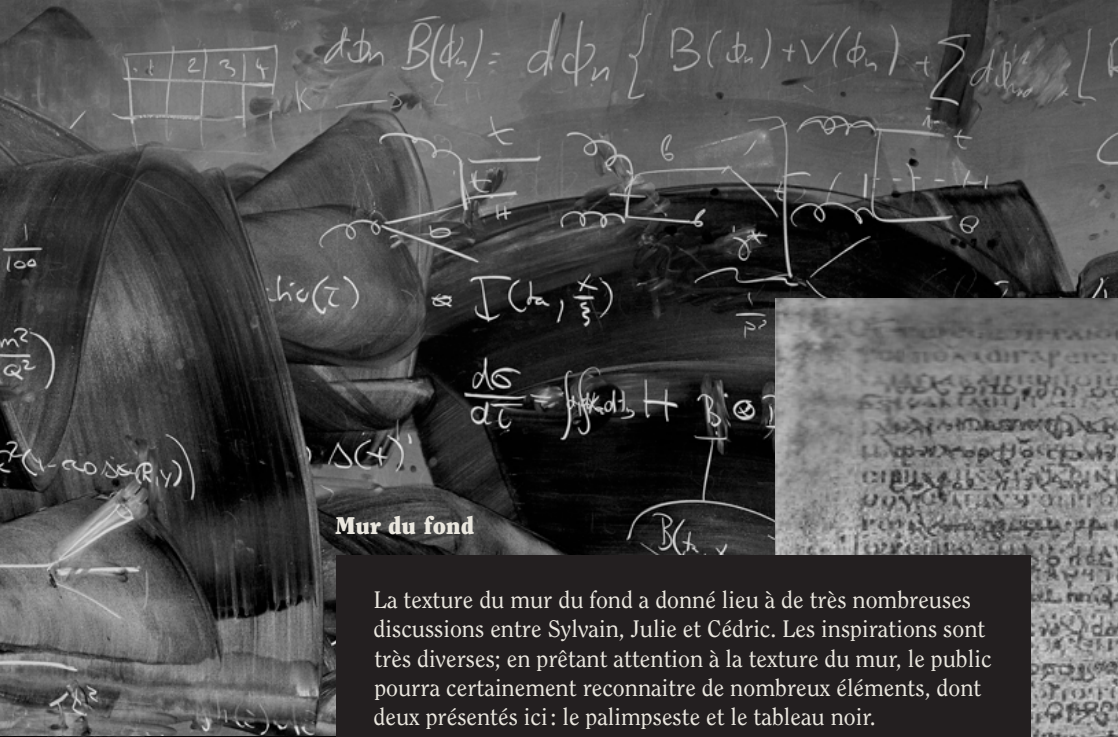
Cédric utilise les ombres portées pour travailler l'absence. Doubler, tripler ou quadrupler l'ombre portée du comédien crée autant de rappels des figures absentes et renforce cette sensation de solitude. La recherche d'angle que l'on peut voir sur les croquis est donc une part très importante de sa conception.



2 *Norma*, Bellini. Mise en scène : Robert Wilson, Zurich Opera House, 2011

« Je ne prends pas beaucoup de place. Je remplace. S'il n'y avait pas de place, je ne remplacerais personne. Je ne prends donc la place de personne puisque je remplace quelqu'un qui est parti. Moi je veux juste un tableau noir avec des yeux qui le regardent. Juste un tableau sur lequel je peux effacer et recommencer. »

– Bashir Lazhar



Mur du fond

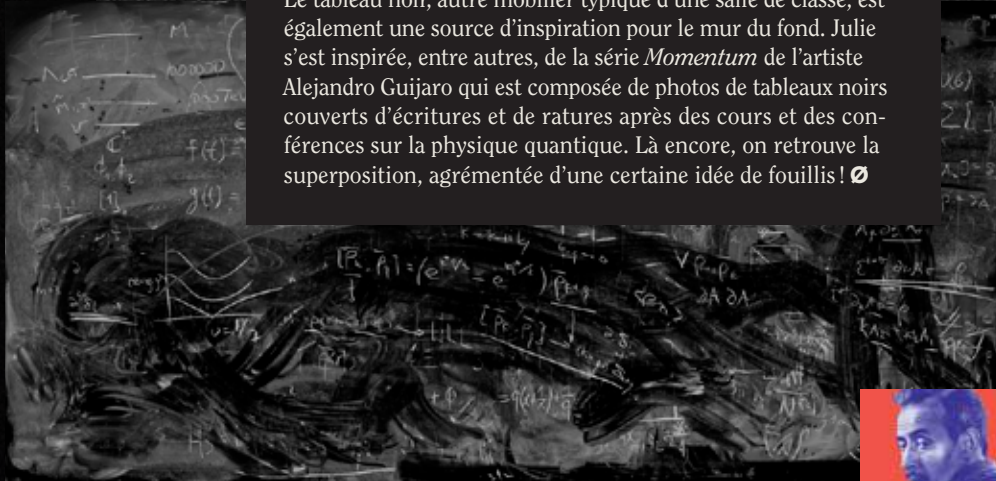
La texture du mur du fond a donné lieu à de très nombreuses discussions entre Sylvain, Julie et Cédric. Les inspirations sont très diverses; en prêtant attention à la texture du mur, le public pourra certainement reconnaître de nombreux éléments, dont deux présentés ici: le palimpseste et le tableau noir.

Un palimpseste est un manuscrit dont on a fait disparaître l'écriture pour y écrire un autre texte. Au Moyen-Âge, la rareté du parchemin rend commun l'usage des palimpsestes. Par la suite, en faisant réapparaître le ou les écrits précédents, on obtient plusieurs couches d'écriture superposées. De cette inspiration, on garde l'idée de superposition, d'accumulation: l'histoire personnelle de Bashir, ce qui habite et trouble sa mémoire, s'ajoutant aux événements dont il est témoin à l'école et dans son quotidien.

**« Le tableau noir où tout est possible
puisqu'on efface et qu'on recommence.
Le tableau noir qui est bien mieux que nos
nuits, qui peuvent s'effacer, mais qu'on
ne peut pas toujours recommencer. »**

– Bashir Lazhar

Le tableau noir, autre mobilier typique d'une salle de classe, est également une source d'inspiration pour le mur du fond. Julie s'est inspirée, entre autres, de la série *Momentum* de l'artiste Alejandro Guijaro qui est composée de photos de tableaux noirs couverts d'écritures et de ratures après des cours et des conférences sur la physique quantique. Là encore, on retrouve la superposition, agrémentée d'une certaine idée de fouillis! ☪



3 *Momentum*, Alejandro Guijaro, 2010-2014



BASHIR LAZHAR

Salle principale
Du 19 septembre au 14 octobre 2017

LE CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

Depuis plus de quarante ans, le Centre du Théâtre d'Aujourd'hui se dédie exclusivement à la dramaturgie québécoise et canadienne d'expression française. Ce sont plus de 300 productions qui y ont vu le jour et le théâtre accueille plus de 30 000 spectateurs par saison.

Il est aujourd'hui conjointement dirigé par Sylvain Bélanger et Etienne Langlois qui entendent l'inscrire dans une actualité sociale et théâtrale en faisant appel à des auteurs-créateurs audacieux qui font évoluer la dramaturgie contemporaine au contact de pratiques authentiques et originales.

Pour en savoir plus :

theatredaujourd'hui.qc.ca

facebook.com/ctdaujourd'hui

youtube.com/theatredaujourd'hui

twitter.com/ctdaujourd'hui

instagram.com/ctdaujourd'hui

3900.ca

3900 rue Saint-Denis
Montréal QC H2W 2M2
Téléphone 514 282-3900